

4.4.8 "La montagne de l'âme" (première partie)

Gao Xingjian

Eds. de l'Aube, 1995 (trad.) pp. 342-344

Ce matériau est un extrait du roman "La Montagne de l'âme". Dans ce roman, le narrateur chinois lui-même entreprend un voyage à travers la Chine, avec peu de moyens, "pour en finir avec les tracasseries de la vie de la capitale".

En quoi cet épisode montre-t-il la nécessité sociale de règles d'interactions ?

Le soleil a disparu et la brume du soir s'étire dans le ciel en écailles de poisson. Devant moi, un long ruban grisâtre. J'ai des courbatures dans les jambes, le dos couvert de sueur, je ne guette plus les voitures, je n'aspire qu'à me reposer au sommet de la côte avant de me remettre en route pour la nuit.

Jamais je n'aurais pensé rencontrer ici un homme comme moi. Il atteint la crête presque en même temps. Les cheveux en bataille, la barbe pas rasée depuis plusieurs jours, il porte aussi un sac. Moi, je l'ai à l'épaule, lui le tient à la main. Il porte un pantalon de travail grisâtre, le genre de pantalon dont sont vêtus les mineurs ou les maçons. Moi, mon jean, je ne l'ai pas lavé depuis des mois que je suis sur la route.

Au premier coup d'œil que je lui lance, je comprends que cette rencontre n'augure rien de bon. Il me détaille de la tête aux pieds, puis son regard se déplace vers mon sac. J'ai l'impression d'être face à un loup. La seule différence est que le loup considère celui qu'il croise comme une proie en elle-même, tandis que l'homme s'intéresse aux biens de sa victime. Je ne peux m'empêcher de le toiser à mon tour. Je fixe aussi son sac. A-t-il une arme dedans ? Si je passe mon chemin, va-t-il m'attaquer par derrière ? Je m'arrête.

Mon sac n'est pas léger, surtout avec mon appareil photo ; brandi, il serait assez lourd pour me servir d'arme. Je le fais glisser de mon épaule à ma main, puis je m'assieds sur le talus. J'en profite pour reprendre ma respiration et m'apprête à lui faire face. Lui aussi reprend son souffle et s'assied sur une pierre, de l'autre côté de la route. Dix pas à peine nous séparent.

Manifestement, il est plus fort que moi. Si nous nous battons, je ne serai pas à la hauteur. Mais je sais que dans mon sac il y a le couteau d'électricien que j'emporte toujours en voyage. Il pourrait m'être utile en cas d'attaque. Lui ne semble pas avoir quelque chose d'équivalent. S'il se sert d'un couteau plus petit, il n'est pas sûr qu'il ait le dessus. J'aurais encore la solution de prendre la fuite, mais cela ne ferait qu'attirer ses soupçons, lui laisser croire que j'ai sur moi quelque argent et que je suis faible. Cela pourrait l'inciter à m'attaquer. A son regard, je devine que la route est aussi déserte derrière moi que derrière lui. Je dois lui montrer que je suis sur mes gardes et que je n'ai pas peur de lui.

J'allume une cigarette et prends l'allure du repos. Lui aussi sort une cigarette de la poche arrière de son pantalon. Nous évitons de nous regarder en face, mais nous nous épions du coin de l'œil.

S'il n'est pas sûr que je porte quelque chose de précieux sur moi, il n'y aura pas de combat. Dans mon sac, je n'ai qu'un vieux magnétophone portable presque inaudible, que j'aurais dû jeter depuis longtemps si j'avais eu de l'argent pour en acheter un autre. Je n'ai en fait comme objet de valeur que cet appareil photo japonais aux fonctions assez complètes, mais qui ne vaut quand même pas la peine de perdre la vie. Je possède aussi une centaine de yuans en liquide. Il vaudrait encore moins la peine de verser son sang pour si peu. J'envoie une bouffée de fumée vers mes chaussures grisâtres. Maintenant que je suis assis, mon tee-shirt trempé me colle à la peau, j'ai le dos glacé et j'entends mugir le vent sur les hauteurs.

Il arbore une moue dédaigneuse, découvrant ses incisives. J'ai peut-être la même expression. Je montre peut-être aussi les dents, sans doute avec le même visage de

bandit. Si j'ouvrais la bouche, j'écracherais les mêmes mots orduriers, je pourrais devenir violent, prendre un couteau pour le transpercer et me sauver sur-le-champ. Est-il dans le même état d'esprit que moi, malgré le petit air qu'il prend en serrant son mégot de ses deux mains, prêt aussi à se protéger ?

Impossible pour lui de découvrir que la seule chose qui ait de la valeur sur moi, ce sont mes chaussures. Je les ai achetées spécialement pour ce long voyage, mais la pluie, la boue et l'eau des rivières les ont déformées. Elles sont sales, difficile de reconnaître un voyageur grâce à elles. Je tire un grand coup sur ma cigarette, puis l'écrase par terre. Aussitôt il jette son mégot d'une chiquenaude, comme pour me répondre. Mépris de sa part, mais aussi défense.

Nous nous relevons ensemble, sans chercher à nous éviter, nous avançons vers le milieu de la route et passons l'un à côté de l'autre en nous frôlant l'épaule. En fin de compte, nous ne sommes pas des loups, plutôt deux chiens sauvages qui s'éloignent après s'être flairés.

Devant moi, une grande descente. Je détaille à toute vitesse jusqu'au replat. Quand je me retourne, le ruban grisâtre qui monte vers la crête montagneuse déserte me semble encore plus solitaire dans le crépuscule.